

LES PERDRIX CONTE.

Puisque j'ai entrepris le métier de conteur, il faut que je vous conte aujourd'hui, non pas une fable, mais une aventure arrivée à un certain vilain nommé Gombaud.

Il avait attrapé derrière sa haie deux perdrix. Aussitôt il les apprêta et les fit rôtir. Mais voulant profiter de sa bonne fortune pour régaler quelqu'un, il alla, pendant que Marie, sa femme, tournait la broche, inviter son curé.

Avant qu'il fut de retour les perdrix se trouvèrent cuites ! de la sorte que Marie, en l'attendant, crut devoir les mettre dans un plat. Le hasard fit que, lorsqu'elle les tira de la broche, il y resta un morceau de peau. Elle l'avala : vous en eussiez fait autant ; mais malheureusement il lui parut si bon qu'il lui fit naître l'envie de tâter aux perdrix.

Chacun ici-bas a ses plaisirs : l'un aime l'argent, l'autre ses aises : Marie aimait la bonne chère ; et, pour un morceau qui lui eût plu, elle vous aurait donné toutes les couronnes du monde. Elle prit donc un des oiseaux, en détacha une cuisse, puis une autre, ensuite vinrent les ailes ; bref, une perdrix tout entière y passa.

Cependant Gombaud n'arrivait point, et il en restait encore une. Manger celle-ci, la dame en était violemment tenté ; mais aussi comment s'excuser ? Elle se contenta seulement d'en arracher le cou, qu'elle suçait. Ce cou lui parut délicieux. Enfin, pour achever, il en fut de la seconde perdrix comme de la première, tout fut mangé.

Un instant après, Gombaud rentre, et demande si les perdrix étaient cuites.

— Ah ! sire, répondit la femme d'un air dolent, ne m'en parlez pas, j'ai bien du chagrin ; un maudit chat vient d'entrer qui les a emportées.

A ces mots le vilain courut sur elle en fureur, et il lui aurait arraché les deux yeux si elle ne se fut écrié :

— C'est pour rire, imbécile : c'est pour rire ; est-ce que vous ne voyez pas que je me moque de vous ? Je les ai couvertes pour les tenir chaudes.

— A la bonne heure, reprit le mari ; car, ventredieu ! tu les aurais payées plus chères qu'au marché. Ça, mon hanap de madré ma plus belle nappe ; alerte. Je vais étendre ma chape dans le verger, nous mangerons sous notre treille et sur l'herbe.

— C'est bien pensé, répartit la femme ; mais commence toujours par aiguïser ton couteau, il en a besoin.

— Gombaud se mit en bras de chemise et alla sur une pierre dans sa cour repasser le couteau.

Pendant ce temps arriva le curé, qui trouva la femme seule.

— Sauvez-vous, sire, lui dit-elle. sauvez-vous ; il n'y a pas de temps à perdre. Gombaud va venir, et vous êtes un homme mort.

— Es-tu folle avec ton Gombaud ? Oui, sans doute, il va venir, et je l'espère, puisque nous devons manger deux perdrix ensemble.

— C'est un tour qu'il vous joue, Sire. Il n'y a ici, comme vous voyez, ni perdreaux, ni perdrix ; mais il vous en veut, et il a juré que s'il peut vous tenir il vous coupera les oreilles. Voyez dans la cour avec quelle action il aiguise son couteau : Ne vous avisez pas de l'attendre, encore une fois. J'aurais du chagrin, moi qui vous aime, de vous voir attrapé.

Le curé ne se fit pas répéter l'avis, et il sortit bien vite.

La femme alors appela Gombaud :

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit le vilain,

— Il y a que notre prêtre emporte les perdrix, et que si vous ne les rattrapez, c'est autant de perdu.

Gombaud à l'instant galoppe après le curé, son couteau à la main. Celui-ci qui se croit poursuivi, redouble de vitesse. Ils courent ainsi tous deux pendant quelque temps, l'un faisant de grandes menaces, l'autre mourant de frayeur et à chaque pas tournant la tête. Le curé heureusement avait quelque avance. Il eut le temps de gagner sa maison, et s'y enferma aussitôt au verrou, mais ni l'un ni l'autre ne tâta de la perdrix.

— Viens tu au cimetière ?

— Non, je ne voudrais pas rester nu tête par un temps pareil pour âme qui vive.

L'habitude d'user les hardes de sa sœur



Marie. — Que je souffre donc de cette dent ! Il faut que je la fasse arracher.

Juliette. — Ne fais pas cela, maman me la fera porter.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS



Alfred, est allé pour la première fois, la semaine dernière au Jardin de l'enfance.

La tante Sarah. — Eh ! bien trouves-tu cela de ton goût, Alfred ?

Alfred. — Je ne puis pas dire non ; nous y sommes très bien ; mais c'est enfant comme tout.

SON PREMIER HANSON



Le cocher. — Cab, monsieur ?

L'oncle Julien, (qui n'est jamais venu à Montréal). — Ben... ! Je ne dis pas non... ! Mais je vais vous dire, je ne grimpe pas sur ces affaires-là. Si vous voulez que je me mette en avant, c'est correct.

PRUDENCE DE LA GRENOUILLE

(FABLE)

La grenouille un jour aperçut le bœuf
Qui passait par là, broutant une gerbe.
"Celui-ci, dit-elle est plus gros qu'un œuf ;
Il a dû manger des montagnes d'herbe.

Afin d'égaler sa taille superbe,
Je n'ai qu'à m'enfler, par quelque tour neuf...
Mais si je crevais, — passez-moi ce verbe,
Je plains mon époux qui resterait veuf !

Elle dit, prudente, et garde sa taille
Là-dessus, on prend le bœuf, on le taille ;
Pour plusieurs repas on fait des rôtis.

" Ah ! dit-elle alors, restons philosophes.
Les grands sont sujet à des catastrophes
Qui ne tombent pas sur les plus petits ! "

LA RAGE DE LA FALSIFICATION

Les Russes sont, paraît-il, gens d'esprit : à preuve la fable de *Quatre Mouches* qu'un né natif des rives de la Néva me contait l'autre jour, comme née sur les mêmes rives :

Il était une fois quatre mouches russes qui cherchaient de quoi manger. L'une d'elles apercevant des confitures sur une table, eut la tentation d'y goûter. Les confitures étant falsifiées, la malheureuse mouche expira bientôt dans des douleurs effroyables.

" Que cet exemple nous profite, dit la seconde mouche, ne mangeons plus que du pain. " Elle en mangea. Le pain contenait de l'alun, qui lui tordit les entrailles ; et la seconde mouche trépassa aussi tristement que la première.

" Moi, dit la troisième, je me contenterai de boire un peu de la bière contenue dans ce verre. " Elle y goûta. La bière était *salicylée*. La troisième mouche suivit les deux autres au pays dont on ne revient pas.

Alors la quatrième mouche, réduite au désespoir par le trépas de ses sœurs, et voyant combien la vie était difficile dans ce monde où tout est falsifié, eut des idées de suicide. Une feuille humide se trouvait là, sur laquelle elle lut : *Papier tue-mouches*. " Voilà mon affaire ", dit-elle. Et elle se jeta sur la feuille humide. Mais plus elle buvait au liquide dont cette feuille était imprégnée, moins elle sentait la mort venir. Le prétendu papier empoisonné était falsifié comme le reste.

" Or, ajoute le fabuliste slave en façon de moralité, tout cela était de fabrication allemande. "

J'aime à croire, en effet, que rien de cette moralité ne peut être applicable aux industriels d'aucun autre pays.

SOIGNEZ VOS EXPRESSIONS

L'arocat au témoin : — Sous votre serment n'êtes vous jamais arrêté au magasin du défendeur, en marchant de ce côté-là, pour prendre un coup ?

Le témoin. — Jamais de ma vie, monsieur, je n'ai marché en m'arrêtant.

LES ENFANTS

Notre maison hier était pleine d'enfants, c'était le jour des prix. Joyeux et triomphants, dans leur petit jargon ils célébraient la fête Et faisaient un tapage à nous casser la tête : Et moi, je me disais, à leurs clats bruyants, Quand donc finirez-vous, implacables enfants ? Ils ont fini ; ce soir, par la nouvelle allée, Comme un essaim d'oiseaux leur troupe est envolée ; Ils sont partis enfin ; tout est calme, tout dort ; Plus de jeux, plus de bruit ; mais hélas ! c'est la mort. Aimons le dévouement ; les enfants, c'est la vie : Aimons leurs jeux, leurs cris, et portons-leur envie ; Ils sont meilleurs que nous ; leur âge est innocent, Et dans leur jeune veine il bouillonne du sang. Ne les attristons pas par des conseils moroses ; Ils verront assez tôt le grand revers des choses. En attendant le jour que garde l'avenir. Avec eux, sans orgueil, aimons à rajeunir : Devant eux est le monde, et devant eux la vie, Qui toujours de devoirs doit être bien remplie ; Car, aux mains des mortels, c'est un vase d'airain Où le vide souvent pèse plus que le plein.